Les "Cormaniens", des cinéastes pour un monde nouveau

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (1999)**

Heft 1

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932888

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les «Cormaniens», des cinéastes pour un monde nouveau

Héritière des structures de production mises en place aux Etats-Unis par le mythique cinéaste de séries B Roger Corman, toute une jeune génération talentueuse et subversive s'est révélée dans les années 1970. Revisitant le genre fantastique de l'horreur à la science-fiction, cette poignée de réalisateurs a connu des fortunes diverses, de l'oubli progressif aux grosses productions convenues. Au travers d'une rétrospective intitulée «Joe Dante et les Cormaniens», le Festival de Locarno rend hommage à une autre forme d'indépendance, différente du cinéma d'auteur européen.

Norbert Creutz

Au Festival de Locarno, tout a commencé en 1994, an trois de l'ère Marco Müller: perdues dans le volumineux catalogue, cinq pages annoncent un programme spécial intitulé «Drive-in classics», qui consiste en des *remakes* de séries B américaines des années 1950 produites par la légendaire compagnie AIP (American International Pictures). Parmi ces dix (télé)films, trois sont réalisés par des anciens de l'«écurie Roger Corman», Joe Dante, Allan Arkush et Jonathan Kaplan. Pour des raisons de droits exorbitants, ils seront hélas déprogrammés. Leur sélection annonce pourtant une tendance qui ne se démentira pas: la réhabilitation d'un certain cinéma de genres. En 1997, Joe Dante figure ensuite parmi les cinéastes conviés à choisir un film pour la rétrospective «50+1 ans de cinéma américain» et l'année suivante, il se voit décerner un *Léopard d'honneur* sur la Piazza grande, à l'occasion de la projection de son dernier film, «Small Soldiers». Enfin, en 1999, le voici qui se retrouve avec une intégrale de son œuvre au centre d'une rétrospective. C'est ce qu'on appelle avoir de la suite dans les idées.

Dante, Kaplan, Arkush et quelques autres appartiennent à ce qu'on appelle la «deuxième génération Corman». Mais que signifie au juste cette appellation? On sait généralement qu'en tant que producteur, Roger Corman a patronné les premiers pas de Francis Ford Coppola, Peter Bogdanovich et Martin Scorsese (auxquels il faut ajouter Monte Hellman, Jack Nicholson et Robert Towne), favorisant ainsi l'éclosion d'un nouveau cinéma américain dans les années 1960. Mais ce qu'il est advenu après la création de sa propre compagnie de production et de distribution, la New World Pictures, est beaucoup moins connu. La «deuxième génération», ce sont les jeunes talents révélés grâce à cette nouvelle structure de production, dans les années 1970. ▶

Joe Dante, réalisateur, entre autres, de «Gremlins»

52e Festival International du Film de Locarno.
Emotions et perspectives inattendues.

Du 4 au 14 août, cinéastes et cinéphiles vont se retrouver à Locarno pour découvrir des films d'une qualité rare dans une ambiance chaleureuse. Une aventure fascinante dans laquelle UBS s'engage volontiers en qualité de sponsor principal.

Comme elle le fait aussi pour quelque 20 cinémas open air en Suisse. Pour votre plus grand plaisir. Pour le cinéma.

Les places pour la Piazza Grande seront également en vente auprès de TicketCorner dès la mi-juillet.

TicketCorner.ch
0848 800 800

UBS

«La course à la mort de l'an 2000» («Death Race 2000»), de Paul Bartel

Le système Corman

Roi du budget minimal et de l'astuce de *marketing*, Corman ne prend que des risques calculés: les films de la New World seront surtout des films de genres à la mode, inspirés de succès récents et pimentés avec ce qu'il faut d'action et de sexe pour satisfaire le spectateur le moins exigeant. De «The Student Nurses» (Stephanie Rothman, 1970) à «Space Raiders» (Howard R. Cohen, 1983), les coûts de production gonflent de 100 000 $ à plusieurs millions, mais la philosophie de la maison ne varie guère. Pour diminuer les coûts, le personnel est jeune, enthousiaste, polyvalent et non-syndiqué. Corman recrute à la sortie des écoles, mais favorise aussi la promotion interne. Une fois le film confié à son réalisateur, les interventions du producteur sont minimales, strictement limitées à sa viabilité commerciale.

A priori, cette manière de procéder devrait attirer des jeunes gens pas trop ambitieux, plus motivés par un apprentissage «sur le tas» que par le souci d'exprimer des idées personnelles. Certains d'entre eux, fins cinéphiles comme le jeune critique Joe Dante, savent pourtant tout le parti que l'on peut tirer du cinéma de genres. Dans ses limites, le système Corman laisse en fait une latitude d'expression, formelle et politique, tout à fait appréciable – certainement plus importante qu'à la télévision. Alors que la TV ne formera guère en ces années que des conservateurs bon teint (comme Steven Spielberg et John Badham, pour ne mentionner que les plus doués), la New World lancera nombre de talents plus subversifs.

Le fantastique, de l'horreur à la science-fiction, sera le genre privilégié de la maison, selon un goût déjà marqué de Corman réalisateur. Mais la comédie sexy, le film de prison de femmes et le film «routier», sur deux ou quatre roues, sans compter toutes sortes de sujets plus réalistes liés à la violence américaine, sont moins coûteux et vont constituer l'essentiel du catalogue. Enfin, malgré l'humour tout relatif du patron, certaines jeunes recrues, frappées par l'inanité des consignes reçues, ne peuvent s'empêcher de plaisanter. Ainsi fleurit à la New World une forme d'humour au second degré promise à un bel avenir.

Leurs preuves faites et leurs exigences artistiques ou salariales à la hausse, la plupart des jeunes talents ainsi formés ne restent pas. C'est de bonne guerre, et Corman ne voit pas sans fierté les plus doués de ses poulains s'imposer à Hollywood. Pourtant, peu nombreux sont ceux qui y parviendront vraiment. Dans les années 1980, les grands studios cherchent surtout des exécutants bien dans le moule. Pour un Ron Howard vite intégré, il y aura beaucoup de carrières en dents de scie, quand ce n'est pas stoppées net: le prix à payer de l'indépendance d'esprit? On peut ainsi classer les membres de cette génération en fonction de leur compatibilité avec le système hollywoodien. Du moins au plus, cela donne à peu près: Paul Bartel, John Sayles, Joe Dante, Jonathan Demme, Allan Arkush, Jonathan Kaplan et Ron Howard. Entre les deux derniers, on pourrait encore ajouter George Armitage, Barbara Peeters, Steve Carver, Curtis Hanson et Lewis Teague, ignorés par la rétrospective locarnaise. Et hors catégorie, dans la mesure où il a su dompter le système pour l'infléchir dans une nouvelle voie: James Cameron, responsable des effets spéciaux des derniers films de la New World.

«City of Hope» de John Sayles

Paul Bartel

Paul Bartel (né en 1938) est l'aîné du groupe. Ses débuts de cinéaste indépendant à New York le rapprochent du jeune Brian De Palma. Son premier film, «The Secret Cinema» (1969), un court-métrage dans lequel une jeune femme réalise que toute sa vie est filmée à son insu, est une révélation (il en réalisera un *remake* en 1985 dans le cadre de la série TV «Amazing Stories»). En 1972, «Private Parts» établit son penchant pour la comédie satirique affranchie de toute limite de goût. Passé à la New World faute de mieux, il injecte une bonne dose d'humour dans «La course à la mort de l'an 2000» («Death Race 2000»), un film de courses automobiles futuristes, avant de se montrer moins inspiré pour «Cannonball». Le retour à la véritable indépendance débouche sur son chef-d'œuvre: «Eating Raoul» (1982), dans lequel il interprète avec Mary Woronov un couple rangé qui assassine en douce des pervers sexuels. Suivront des comédies de moins en moins disciplinées, plus proches de John Waters que de l'esprit Corman et sanctionnées par l'échec commercial. Depuis «Scenes from the Class Struggle in Beverly Hills» (1989), Bartel doit se contenter d'apparitions humoristiques comme acteur, une activité commencée à la New World dans les films de Joe Dante et d'Allan Arkush.

John Sayles

John Sayles (1950) est une recrue tardive de la New World. C'est en tant que jeune écrivain intéressé par le cinéma qu'il débarque en Californie, où la première proposition lui vient de Corman: reprendre à zéro «Piranha», un film censé profiter du succès des «Dents de la mer» («Jaws»). Avec ses convictions de gauche, son humour et sa capacité à rendre le moindre personnage intéressant, Sayles fait merveille. Corman l'emploie aussitôt pour écrire «The Lady in Red», un récit criminel situé durant la grande dépression, «Les mercenaires de l'espace» («Battle Beyond the Stars»), un film de science-fiction inspiré des «Sept mercenaires» («The Magnificent Seven»), et «Hurlements» («The Howling»), un film de loups-garous qui lui fait retrouver Joe Dante, le réalisateur de «Piranha». Mais ses ambitions se situent ailleurs. Avec l'argent gagné, il réalise «The Return of the Secaucus Seven» (1980), qui examine les retrouvailles d'anciens étudiants radicaux: ce sera l'un des films-phares du nouveau cinéma indépendant, dont Sayles devient avec Jim Jarmusch l'un des chefs de file. Onze autres films ont suivi à ce jour, dont les magnifiques «Baby It's You», «City of Hope» et «Lone Star». Cinéaste au style classique, Sayles est aussi le dernier grand humaniste du cinéma américain. Sa liberté, il la paie grâce à ses talents très demandés de «rewriter» pour Hollywood («Love Field» de Jonathan Kaplan, «Apollo 13» de Ron Howard, etc.)

Joe Dante

Joe Dante (1946) est l'auteur le plus indiscutable formé par la New World. Il s'impose rapidement comme l'homme à tout faire de la maison, particulièrement doué pour le montage. Il débute dans la réalisation avec un film-gag référentiel co-signé par Allan Arkush: «Hollywood Boulevard» (1976). Grand amateur de cinéma fantastique, il se voit confier la réalisation de «Piranha» puis de «Hurlements» («The Howling»), films qu'il tire du côté de l'humour anti-establishment. Dès son invitation par Spielberg à participer à «La quatrième dimension» («Twilight Zone – The Movie» (1983), il devient en quelque sorte la part d'ombre, le double subversif de ce dernier. A part pour «Gremlins», le succès sera rarement au rendez-vous. A la fois hommages aux classiques et relectures modernes, ses films font le bonheur du cinéphile averti. Un temps handi- ▶

De la suite dans les «idées suisses»

L'an dernier à Locarno, huit jeunes réalisateurs, tous lauréats du concours «SSR idée suisse», obtenaient le feu vert pour réaliser leurs films. «ID SWISS» et «La bonne conduite – Cinq histoires d'auto-école» figurent au programme de «Perspectives suisses».

Françoise Deriaz

«Rendez-vous l'année prochaine à Locarno!», leur avait-on lancé en leur remettant, à l'un et aux sept autres, un gros lot de un million de francs au total. L'un, c'est le Lausannois Jean-Stéphane Bron, qui est arrivé pied au plancher au bout de sa «Bonne conduite – Cinq histoires d'auto-école»; les autres, ce sont Fulvio Bernasconi, Christian Davi, Nadia Fares, Wageh George, Kamal Musale, Thomas Thümena et Stina Werenfels, qui ont capté l'air du temps helvétique dans «ID SWISS» (prononcer «Heidi swiss»). Un titre qui évoque une autre aventure collective datant de 1972, «Swiss made» (réalisé par Fredi M. Murer, Yves Yersin, Fritz E. Maeder), à cette nuance près qu'il s'agissait alors d'une fiction.

Werner «Swiss» Schweizer, producteur du film avec Samir, avait été marqué dans sa jeunesse par «Swiss made». «L'idée de départ de «ID SWISS» consistait à voir comment de jeunes cinéastes d'une trentaine d'années percevaient la Suisse. Finalement, ils sont moins révoltés que ne l'étaient les générations précédentes…», constate-t-il. La couleur politique s'inscrit donc davantage dans le commentaire, les cartons et les images qui relient les sept films et mettent en évidence le dénuement de la vieillesse et le sort des étrangers.

Dans «La bonne conduite», Jean-Stéphane Bron, avec le scénariste Antoine Jaccoud, explore lui aussi le thème des relations entre étrangers et Suisses, cela dans le contexte de l'auto-école. «Laissant de côté les problèmes d'embrayage, je me suis concentré sur les liens qui unissent des moniteurs à leur élève…», dit-il. Les moniteurs sont suisses, portugais ou vietnamiens, les élèves brésiliens ou afghans. Au delà des nationalités, «le secret de la bonne ou de la mauvaise conduite des uns avec les autres ne semble pas tant lié à ce que l'on nomme le racisme, mais plutôt à la capacité de chacun à se sentir bien avec lui-même», constate-t-il. Deux films documentaires à découvrir à Locarno.

Présentation le 9 août à 17 h au Kursaal, Locarno.

capé par une certaine inconséquence, ils deviennent pleinement satisfaisants à partir de «Gremlins 2» (1990), chef-d'œuvre anti-américain, et de «Matinee». Dante ne dédaigne pas la TV, où il retrouve à l'occasion l'espace de liberté créative dont il a besoin. De tous, il est sans doute celui qui est resté le plus attaché à l'esprit des débuts, ce qui se manifeste par son habitude de distribuer Dick Miller, acteur fétiche de Corman, dans des petits rôles.

Jonathan Demme

Jonathan Demme (1944) est le talent le plus insaisissable du groupe. Après un court-métrage suivi de toutes sortes de petits boulots dans le cinéma, il commence par co-signer deux scénarios réalisés par son ami Joe Viola: le film de motards «Angels Hard As They Come» et le film de prison de femmes «The Hot Box». Un peu plus tard, il réalise dans ce dernier genre «Cinq femmes à abattre» («Caged Heat») (1974), vaguement féministe et situé aux Etats-Unis plutôt que dans l'habituelle république bananière. Le talent de Demme se précise avec «Crazy Mama», odyssée criminelle d'un gang féminin, et «Colère froide» («Fighting Mad»), qui relate la révolte d'un petit fermier contre le grand capital. Sur ces films, il est assisté par sa première épouse, Evelyn Purcell (future réalisatrice d'un remarquable «Nobody's Fool»). Après sa période New World, Demme alterne entre l'exercice de style, le documentaire et une veine toute personnelle, à base de personnages non conformistes et de culture pop: «Handle with Care», «Melvin and Howard», «Dangereuse sous tout rapport» («Something Wild»). Il crée la sensation avec son adaptation du «Silence des agneaux» («The Silence of the Lambs»), (dans lequel il offre un petit rôle à Corman), puis se fond complètement dans le courant dominant et convenu avec «Philadelphia». Egalement producteur, il semble aujourd'hui chercher sa voie.

Allan Arkush

Allan Arkush (1948) est le rigolo malchanceux de la New World. Il débute par deux films réalisés en tandem, «Hollywood Boulevard» et «Deathsport», puis triomphe avec la comédie de lycée «Le lycée des cancres» («Rock'n'roll High School») (1979). Héritier de l'humour anarcho-parodique d'un Charles B. Griffith – le scénariste des mythiques «A Bucket of Blood» et «La petite boutique des horreurs» («The Little Shop of Horrors») de Corman –, il échoue ensuite à l'imposer dans un grand studio avec sa comédie futuriste «Heartbeeps». Son meilleur film, «Get Crazy» (1983), basé sur son expérience dans les concerts rock, ne rencontre hélas guère plus d'écho. Il ne reste dès lors à Arkush qu'à se réfugier à la TV, où il réalise des épisodes pour de nombreuses séries. Quelques téléfilms, dont «Elvis Meets Nixon» (1997), sont récemment venus rappeler ce potentiel gâché.

Jonathan Kaplan

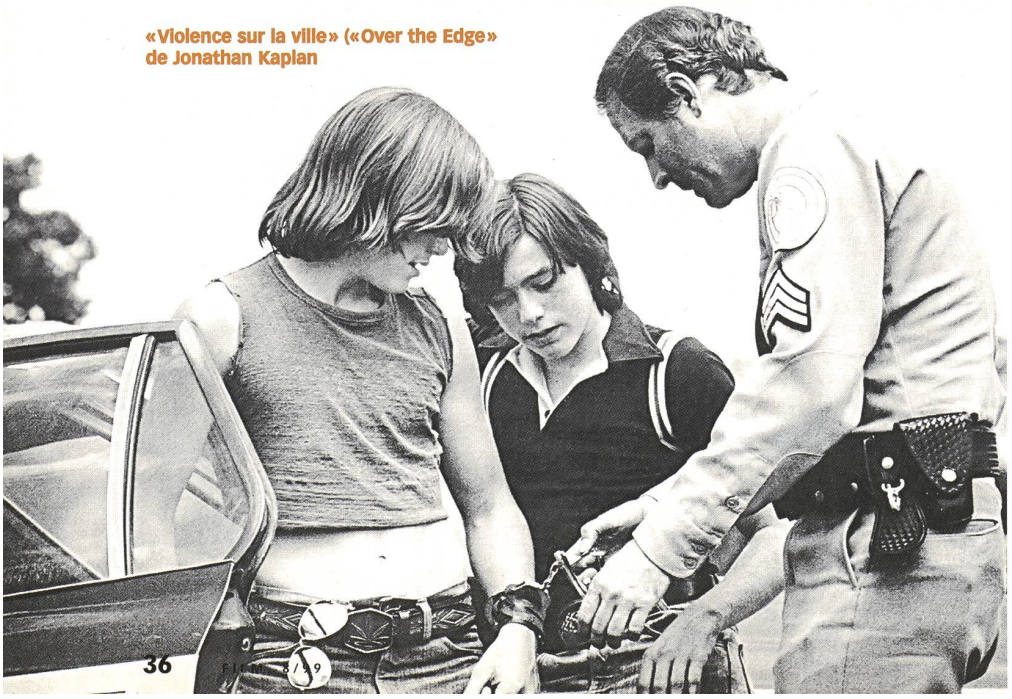
Jonathan Kaplan (1947) est le plus strictement professionnel du groupe. Fils du compositeur porté sur la liste noire Sol Kaplan, il entre à la New World recommandé par son professeur de cinéma à l'Université de New York, Martin Scorsese. Après s'être fait la main sur deux films d'aventures sexy, «Night Call Nurses» (1972) et «The Student Teachers», il passe à la *blaxploitation* avec les polars «The Slams» et «Truck Turner», puis s'impose enfin avec «La route de la violence» («White Line Fever») (1975), film d'action qui dénonce la corruption dans le milieu des routiers. C'est aussi lui qui rappelle l'acteur Dick Miller dans le giron Corman. Sa période New World close, Kaplan signe deux réussites exceptionnelles: «Violence sur la ville» («Over the Edge»), film très cru sur la délinquance juvénile, et «Née pour gagner» («Heart Like a Wheel»), biographie d'une femme coureur automobile. C'est dans cette veine féministe qu'il réussira encore deux de ses meilleurs films, le puissant drame du viol «Les accusées» («The Accused») et la belle histoire d'amour interraciale «Love Field». Mais Kaplan est resté un pur artisan dont les films valent en gros ce que vaut leur scénario.

Ron Howard

Enfin, Ron Howard (1953) est plus un enfant des studios que de Corman. Alors que tous ses collègues ont grandi sur la côte est, ce natif du Middle-West est, dès l'âge de trois ans, acteur enfant à Hollywood. «American Graffiti» de George Lucas introduit Howard dans l'âge adulte, mais la série «Happy Days» confirme bientôt une certaine fadeur. Son passage à la New World pour deux films (sur des jeunes délinquants qui volent des voitures) signifie le déclin de l'acteur, mais annonce aussi sa reconversion: après avoir seulement joué dans «Eat my Dust!», Howard écrit et réalise également «Lâchez les bolides» («Grand Theft Auto») (1977). Puis il file parfaire son métier avec des téléfilms. Il réapparaît avec l'excellente comédie «Night Shift» (1982), écrite par le duo Lowell Ganz-Babaloo Mandel, qui resteront ses scénaristes de prédilection. Après le charmant «Splash», Howard s'inscrit de plus en plus dans la tendance Lucas-Spielberg avec «Cocoon» et «Willow». Son brio technique ne compense toutefois que rarement la platitude de sa pensée conservatrice. A ce jour, son meilleur film est le quasi-documentaire «Apollo 13», dans lequel Corman fait une apparition.

Autant de cinéastes, autant de personnalités. La rétrospective de Locarno va pourtant tenter de mettre en lumière une certaine cohérence sous-jacente, inscrite dans un contexte historique plus vaste. Une hypothèse passionnante, qui sera développée dans la publication dirigée par Bill Krohn et Jonathan Rosenbaum. Quant à la perspective d'une «troisième génération Corman», liée à sa dernière aventure de la Concorde New Horizons – à partir de 1983 –, on peut d'ores et déjà l'oublier: l'ère de la vidéo a malheureusement transformé la série B de qualité en série Z, et malgré quelques réussites isolées, aucun talent significatif n'a émergé de quinze années de production! De quoi méditer un peu plus sur l'heureuse spécificité des années septante. ■

Rétrospective «Joe Dante et les Cormaniens», Festival de Locarno, du 4 au 14 août. Projections au Cinéma Rex, Kursaal et sur la Piazza Grande. Site internet: www.pardo.ch



«Violence sur la ville» («Over the Edge» de Jonathan Kaplan